Significances (Signifying), 1(3), 41-66.
DOI : https://doi.org/10.18145/significances.v1i3.136.

Esquisse des principes d'une *chronosignifiance*

Marine Poirier[1]

Résumé

À rebours d'une approche communément admise de la phrase qui y voit l'agencement spatial d'objets préconstruits *en fonction de règles de combinaison, cet article se fixe pour objectif de poser les premiers jalons d'une* chronosignifiance, *approche temporalisée de la construction des signifiants qui méthodologiquement recouvre l'étude des parcours de coalescence, d'unification et de distinction par lesquels ces derniers se* morphologisent *en temps réel au fil de l'énoncé. On présente la posture phénoménologique inspirée de l'énaction qui tout à la fois la sous-tend et à laquelle elle invite, ainsi que son fonctionnement méthodologique en espagnol.*

Mots-clefs : chronosignifiance ; énaction ; signifiant ; submorphémie ; chronoanalyse

Abstract

Contrary to a commonly accepted approach considering the sentence as a spatial arrangement of pre-constructed objects according to rules of combination, this article sets out the first milestones of an approach named chronosignifying, *a temporalized approach to the construction of the signifiers which methodologically covers the study of the paths of coalescence, unification and distinction by which the latter are* morphologized *in real time when being uttered. This study presents the phenomenological posture inspired by the enaction which at the same time underlies it and to which it invites, as well as its methodological functioning in Spanish.*

Key-words : chronosignifying ; enaction ; signifier ; submorphemics ; chronoanalysis

[1] Université Rennes 2 et Université Lille 3, France. Équipe de Recherche Interlangues : Mémoires, Identités, Territoires (ERIMIT, EA 4327) / ERILIIS (Équipe de Recherches Interlangues : Interlocution, Incarnation, Signifiant**)**. E-mail : marine.poirier@univ-rennes2.fr

Le tout-fait en matière de signe […]
est affaire d'impression finale.
(Toussaint, 1983 : 76)

En résumé, nous […] co-naissons [les choses],
nous les produisons dans leur rapport avec nous.
Le constant chez toute chose existante,
c'est la forme en qui elle existe ; or, […]
cette forme n'est pas le résultat d'un découpage
exercé une fois pour toutes, mais le produit
d'un travail qui la maintient.
(Claudel, 1984 : 93-99)

Introduction

Traditionnellement, l'analyse d'une phrase en *constituants* aboutit à plusieurs niveaux de segmentation relativement stables et repérables, divisant ces unités notamment selon un principe de commutabilité[2] et voyant dans la phrase l'agencement, en fonction de règles de combinaison, d'objets préconstruits – syntagmes, mots, morphèmes, phonèmes ; les plus larges englobant les suivants, ce qui dans les représentations de ces analyses donne lieu à une arborescence verticale bien connue. Cette conception a livré ses acquis et, d'un point de vue *réflexif,* de telles unités ont une robustesse incontestable. Seulement voilà : le point de départ de ces analyses en arborescence verticale n'est autre que la phrase déjà entièrement constituée, d'un bloc spatial, graphique, discrétisant lui-même certains éléments par des blancs. Pourtant, c'est *progressivement* que l'énoncé se découvre à l'interprétant ; non comme un bloc pouvant être embrassé dans sa totalité dès le premier instant de sa découverte, mais comme un processus impliquant une succession d'opérations qui permettent la construction du sens au fil du discours. Sur ce constat empirique, s'est fondée la chrono-analyse macchienne (Macchi 2000 et sq) ainsi que ses différentes branches[3] étudiant la malléabilité des constituants de la phrase en fonction de phénomènes d'anticipation ou de rétroaction à mesure que se découvre l'énoncé. Par ailleurs, l'expérience vécue de la parole ne fait pas de ces *constituants* eux-mêmes des évidences empiriques : plutôt que comme une succession d'objets séparés, l'énoncé se présente à l'expérient comme un continuum[4] d'action vocale dont la segmentation en *parties* dépend d'une construction en temps réel de *distinctions* et, à l'inverse, d'*unifications* par l'interprétant.

Partant de ces constats, dans deux travaux antérieurs (Poirier à paraître 1 et surtout 2 ; d'autres recherches sont actuellement en cours sur cette base), on a présenté la façon dont la *discrimination* et la *construction* des signifiants eux-mêmes pouvait dépendre de *modes de parcours* de l'énoncé en temps réel. La présente étude se fixe pour objectif d'expliciter les

[2] Est considéré comme une unité ce qui est susceptible de *commuter* avec une unité du même ordre – voir par exemple Martinet (1970 : 103) – ; ce qui suppose des classes d'unités préconstruites « ayant à la fois une forme et un sens » prédonnés : voir Mounin (1968 : 61).

[3] Chronosyntaxe, chronosémantique, chronophonétique, chronographie, chronoprosodie.

[4] Le terme de « continuum » ne doit pas être compris comme une suite nécessairement « lisse » et sans heurts ; il renvoie surtout à la façon dont Husserl (1996 [1893-1917] : 42) décrit la perception de la continuité de l'écoulement d'un objet temporel : elle consiste pour lui à « opérer une succesion complexe de modifications continues qui entretiennent un commerce entre le maintenant de la perception et le non-maintenant du contenu des rétentions et des protentions. Cette succession complexe, Husserl la définit comme *continuum*, reprenant le terme de Brentano » (Choquet 2013 : 10). On notera que l'appréhension d'une mélodie, sur laquelle travaille Husserl, n'est pas celle d'un énoncé (on reviendra sur cette distinction à faire dans un autre travail actuellement en cours) ; pour l'heure toutefois, s'agissant bien d'un objet temporel (au sens de Husserl), cette description paraît pertiente dans le cas de l'énoncé, comme l'ont montré les travaux de Macchi (2000 et sq.).

enjeux théoriques de cette approche temporalisée et incarnée de la construction des signifiants et de la signifiance, qu'on a nommée « chronosignifiance », et d'en esquisser les fondements méthodologiques. On expose ainsi (section 1) la posture phénoménologique[5] qui tout à la fois la sous-tend et constitue ses fondements, et à laquelle, par la forme même de son signifiant (*chrono-signifian-ce*), elle souhaite inviter ; on détaille ensuite son fonctionnement (section 2) à la fois dans l'interprétation des énoncés et dans la sémiogénèse de nouveaux opérateurs, émergeant de variations de parcours interprétatifs et de construction de distinctions et unifications. On s'arrêtera brièvement en dernier lieu et à titre prospectif (section 3) sur quelques repères méthodologiques.

1. Posture phénoménologique : énaction, perçaction, morphologisa(c)tion

Ceci n'est pas un mot.

Voilà une amorce aux allures magrittiennes, volontairement provocatrices, qui a sans aucun doute de quoi surprendre au premier abord ! Elle n'aura pas pour but d'introduire une réflexion sur le statut du démonstratif *ceci*[6], mais, faisant écho à plusieurs travaux s'inscrivant dans une perspective écologique distribuée (telle que développée par le DLG – Distributed Language Group ; voir Cowley 2011 : 4-6) et plus généralement dans les théories fondées sur l'activité dialogale et le dialogisme (ici au sens de Linell 2009)[7], d'inviter à prendre la mesure de l'écart entre, d'une part, le *geste vocal*, ce fragment d'un :

> […] curieux comportement [la parole] par lequel le primate que nous sommes fait « bruiter » l'air ambiant en mastiquant et voisant l'air expiré et produit un « chant » dont l'effet cognitif est réputé tout autre que celui des chants produits par d'autres espèces. (Bottineau 2012a : §6)

et d'autre part, sa *représentation* en tant que transcription graphique :

> […] graphic images we call « words » […] are not words understood as indexical signs in the above sense, but *symbolizations* of such signs abstracted from all the specifics that physical words possess in real space-time. (Kravchenko 2012 : 140)[8]

[5] On pense en particulier à ce que Depraz, Varela & Vermersch (2001 : 359) appellent une approche phénoménologique de type « génétique » ; à savoir, développée « de façon à rendre compte du processus par lequel les objets et les expériences vécues du sujet sont produites, c'est-à-dire générées » et qui « se centre sur le processus même d'émergence de l'objet ou de l'expérience vécue à ma conscience ».

[6] Ce commentaire paraît innocent, mais on pourra remarquer au passage le changement de *but de parcours* ici induit chez le lecteur, et qui n'est pas sans rapport avec l'idée proposée ; on y reviendra en début de partie 2.

[7] Comme l'indique son titre évocateur, Linell propose de repenser le langage « dialogically » ; il oppose (2009 : 273) deux conceptions du langage : « 1. Language as *abstract objects and rules*, and 2. Language *as action* » (*1. Le langage en tant qu'ensemble* d'objets abstraits et de règles, *et 2. Le langage en tant* qu'action) ; sans prétendre à l'uniformité des théories fondées sur le « dialogisme », il rassemble sous ce terme les travaux ayant une affinité avec la deuxième conception plutôt qu'avec la première, considérée comme dominante. Cowley (2016 : 68) reprend cette même opposition via la métaphore du Yin et du Yang : « Yang linguistics highlights discourse, words and grammar […]. In Yin linguistics, rather than explain language by positing hidden structures, one begins with a history of *dialogical* activity » (*Les linguistiques du Yang se concentrent sur le discours, les mots et la grammaire […]. Dans les linguistiques du Yin, plutôt que d'expliquer le langage en postulant des structures cachées, on commence par une histoire de l'activité* dialogale. C'est nous qui soulignons). Pour une comparaison entre les théories de la cognition distribuée (au sens de Cowley) et du dialogisme (au sens de Linell), voir Linell (2013).

[8] *[…] les images graphiques que nous appelons « mots » […] ne sont pas des mots au sens où il s'agirait de signes indexicaux tels que décrits ci-dessus, mais des symbolisations de tels signes, déconnectés de toutes les spécificités que les mots physiques possèdent dans l'espace-temps réel.* (notre traduction)

En d'autres termes, il s'agit de prendre la mesure de l'écart entre ce *geste* vocal que la trace graphique ci-dessus *suscite* chez le lecteur – de manière « somatisée ou simulée »[9] – et la *trace* elle-même en tant que représentation du mot. Cette représentation, comme indiqué en introduction, spatialise le signifiant et tend à le réifier en « gelant »[10] sa dynamique *temporelle* et *incarnée*. Un tel écart ne signifie pas que cette transcription doive être considérée comme secondaire hiérarchiquement par rapport à l'action vocale[11] ; cependant, l'expérience d'accès diffère et de ce fait, comme l'a montré Linell (2005), l'interaction du chercheur avec la transcription du mot en tant qu'objet réifié et spatialisé tend à introduire un *biais* orientant ses conclusions sur la nature même des objets étudiés (langue, langage, parole). Donnant à apprécier une représentation (ou « symbolisation » selon Kravchenko) du processus signifiant plutôt que le processus lui-même, il tend à donner l'impression d'une combinaison de *symboles*, constituant dans leur ensemble un « fixed set of abstract forms »[12] (Linell 2005 : 10) dans lesquels les sujets iraient puiser pour en faire usage, et qui prendraient leur sens par référence à des objets du « monde réel » ; idée assez communément admise qu'une perspective énactive s'emploie à discuter. En fait, ce qui est occulté par ce *biais*, c'est notamment la dimension incarnée de ces objets étudiés, dimension qui (comme on le verra) sous-tend leur processus même de fabrication et d'*énaction*.

Ainsi, pour leur part, Maturana & Varela (1994 : 206) comparent la parole humaine à une *trophollaxis linguistique*[13] ou *linguallaxis*, mettant dès lors l'accent sur l'incarnation des comportements vocaux et surtout, sur la façon dont ils modifient (*transfigurent*, selon Bottineau, 2012b) l'environnement percevable en y incrustant des *perturbations* humainement provoquées et contrôlées. De fait, au cœur même de l'épistémologie énactive se trouve l'idée selon laquelle cet environnement dans lequel évolue un organisme vivant – en tant que système autopoïétique[14] – consiste non pas en un monde objectif pré-donné dont l'organisme en question se créerait des *représentations*, mais en ce que Bottineau appelle un « X-monde » (Bottineau, 2011 : 212, 2013a : 14) inconnaissable en tant que tel, fait d'ondes qui sont autant de *perturbations* que l'être vivant sélectionne, ordonne et discrétise, désopacifiant ainsi un

[9] *Somatisée* dans le cadre de l'exophasie qui permet au lecteur de réaliser le geste vocal à voix haute ou *simulée* dans le cadre de l'endophasie qui l'amène à inhiber les mouvements des organes vocaux. (Bottineau 2011 : 204)

[10] La métaphore de la dynamique « gelée » (voire « congelée ») apparaît à la fois chez Cowley (« frozen written forms », 2016 : 69) et chez Macchi (« pure virtualité statique et inerte, une forme morte, petit poisson congelé que l'on saisit hors du temps et de tout emploi effectif », à paraître 1), comme un joli indice de la haute compatibilité de deux traditions différentes : la perspective écologique *distribuée*, et les « linguistiques du signifiant » nées dans l'hispanisme (Mo.La.Che 1986a) en cours d'« énactivisation » (Bottineau 2010 ; voir aussi 2013b). Une autre image commune (à laquelle on adhère) est celle du refus de considérer la phrase comme un simple « jeu de légos » linéaire, de briques mises les unes à côté des autres (Macchi 2008 : 145 et Kravchenko 2011 : 17).

[11] L'écrit est tout aussi ancré dans l'expérience humaine que l'oral, et contribue de ce fait tout autant au modelage des structures cognitives (Menary 2007) ; on y reviendra.

[12] *Un ensemble fixe de formes abstraites.*

[13] La trophollaxis est une sécrétion stomacale que les fourmis déposent sur leur passage, que leurs « partenaires » recueillent et qu'elles s'échangent ainsi entre elles, et en fonction de la composition hormonale de laquelle elles réagissent et adaptent leurs actions ; la trophollaxis modifie ainsi l'environnement perçu par les fourmis, et le dépôt et le recueil (et par là l'échange) tropholactiques régulent alors à la fois leurs interactions et leurs comportements en tant que « société », provoquant de fait une attitude de « communication » (sans nécessairement devoir passer par une *intention* initiale de communiquer ; cf. sur ce point Stewart 2001 : 125).

[14] « Un système autopoïétique est organisé comme un réseau de processus de production de composants qui (a) régénèrent continuellement par leurs transformations et leurs interactions le réseau qui les a produits, et qui (b) constituent le système en tant qu'unité concrète dans l'espace où il existe, en spécifiant le domaine topologique où il se réalise comme réseau. Il s'ensuit qu'une machine autopoïétique engendre et spécifie continuellement sa propre organisation. Elle accomplit ce processus incessant de remplacement de ses composants, parce qu'elle est continuellement soumise à des perturbations externes, et constamment forcée de compenser ces perturbations ». (Varela 1989 : 45)

champ perceptif initialement opaque et *spécifiant* un monde en fonction de ses propres besoins et capacités sensori-motrices[15] ; processus actif de perception désigné par le mot-valise *perç-action* (Berthoz & Andrieu, 2011 : 10-12), par lequel se joue l'*énaction* conjointe du sujet et du monde qui l'entoure.

Dans cette perspective, loin de se superposer à un fond vide ou à un monde indépendant de nos capacités perceptives et cognitives, la parole incruste alors de *nouvelles perturbations*, humainement provoquées et contrôlées, dans l'environnement « perçactible » ; en soi, elle constitue de ce fait, déjà, un ensemble de perturbations *à discrétiser* par rapport au reste du « bruit du monde » (Berendt, 1988 *apud* Bottineau, 2011 : 195, 2013a : 17). Et ce à quoi on s'intéressera particulièrement ici : au sein même de cet ensemble, ces perturbations ont à leur tour besoin d'être activement converties en effets de *mots* ; ce qui rejoint l'idée suivante déjà amorcée par Cowley :

> In language, representation is replaced by emphasis on how persons concert activity or, simply, come to act as observers. The resulting skills underpin the paper's thesis : language is activity based on symbiotic control of bodily movements that *are perceived as 'wordings'*. […] *Wordings exist as they are perceived*. (Cowley, 2014, c'est nous qui soulignons)[16]

Ces perturbations sont ainsi *perçactées* en tant que défilé de *mots* : processus actif qui aboutit à convertir les perturbations vocales en *effets de signifiants* en tant qu'objets réels, matériels, et processus qui (comme dans le cas de la *perçaction*) s'ignore en tant que tel, se réalisant en deçà du seuil de conscience, pour pouvoir fonctionner et que l'on puisse se fier à des objets discrets supposés acquis, à des symboles supposés fixes – confiance qui facilite la coordination intersubjective dans la mesure où elle permet de croire en la possibilité de transaction de ces symboles. On peut considérer par là la façon dont s'*énactent* les signifiants à chaque acte de parole, et se constituent en impressions de réalités matérielles, vécues comme allant de soi (Frith, 2010 traîte dans les mêmes termes la façon dont les « fantasmes » créés par la perception s'érigent en nos réalités), alors même que leur *maintien* en dehors de leur réalisation incarnée n'a rien d'une évidence, ces derniers n'ayant de réalité localisable en tant qu'*objets* « ni dans la tête, ni dans le monde » (Kravchenko, 2012 : 137) – voir à ce sujet la façon dont l'énaction et la théorie autopoïétique traîtent la *mémoire*[17], et notamment les

[15] Ce qui entre en cohérence avec l'Umwelt de Von Uexküll ; ainsi, chaque espèce, en fonction de son propre système sensori-moteur, ne *constitue* pas le même environnement ; l'exemple le plus souvent donné (issu de Von Uexküll) étant celui de la tique, dont le monde se réduit à la perception (perçaction) d'un phéromone (réduction par ailleurs essentielle à sa propre survie). Il ne s'agit pas de considérer un monde objectif pré-existant que chaque espèce se représenterait avec plus ou moins de fidélité (en considérant notamment que l'humain en aurait une représentation la plus exacte, le chien un peu moins, et la tique moins encore), mais de comprendre la co-émergence du sujet et de son environnement par couplage structurel.

[16] *Dans le cas du langage, plutôt que sur les représentations, on met l'accent sur la façon dont les personnes se mettent en action ou, tout simplement, en arrivent à agir en tant qu'observateurs. Les compétences qui en résultent sous-tendent la thèse de cette article : le langage est une activité basée sur le contrôle symbiotique des mouvements corporels qui sont perçus comme des mots. […] Les mots existent en ce qu'ils sont perçactés.* (notre traduction)

[17] Ainsi, Varela (1989 : 170 et 201) explique que dès lors qu'on adopte le point de vue du vivant comme système autopoïétique en relation de couplage structurel avec son environnement, notre conception de la mémoire subit une transformation profonde ; si le système autopoïétique en question apparaît à un observateur extérieur comme ayant eu l'air d'avoir « stocké » ou « enregistré » des souvenirs ou des symboles, en fait : « la mémoire ne nécessite ni enregistrement, ni emmagasinage, parce qu'elle est l'histoire du couplage structurel. L'apprentissage ne requiert nulle représentation, parce qu'il est la plasticité structurelle elle-même » (ibid : 170). Si l'énaction de la cognition distribuée s'éloignent sensiblement de l'idée d'une langue en tant que structure « présente en permanence dans le sujet parlant » (Guillaume 1987 [1948] : 109-117), la remise en question de la *permanence* et de l'*immanence* d'un système n'équivaut toutefois aucunement à tirer un trait sur la *cohérence* d'un système : on y reviendra partie 3.

travaux de Rosenfield (1994) sur cette dernière en tant que processus actif plutôt que comme stock ou réceptacle de formes et de représentations. Non qu'ils « n'existent pas », mais ils sont le *résultat* d'un processus par lequel on les *énacte* perpétuellement *comme s'ils étaient des entités indépendantes de nos propres opérations de façonnage* (gestualité verbale articulatoire) *et de distinction* (perçaction) qui les construisent. En d'autres termes, au sujet des signifiants en tant que fabrications nécessaires qui émergent de l'interaction entre regard (de l'interprétant observateur) et phénomène (l'action vocale), selon la formule de Varela (1999 : 10), on ne pourra dire « ni qu'ils existent, ni qu'ils n'existent pas » : ils sont *énactés* et *émergents*.

Partant, on propose de substituer, à l'idée d'un traîtement de signal, celle d'une *activité* de *spécification* ; à la question de la détection ou de la réception de morphologies fixes et préconstruites, celle d'une capacité sans cesse renouvelée à *morphologiser en temps réel* un champ perceptif – le *continuum* d'action vocale cité en introduction –, par le biais notamment de discrétisations signifiantes par lesquelles l'interprétant pose des frontières ou, au contraire, crée des unifications dans un champ. Se dessine alors ici le terrain de jeu d'une *chronosignifiance*, approche temporalisée de la construction des signifiants et de la signifiance qui méthodologiquement recouvre l'étude des *parcours* de *coalescences*, d'*unifications* ou de *distinctions* par lesquels ces derniers se morphologisent en temps réel au fil de l'énoncé, et qui s'intéresse notamment aux *variations* de délimitations, agglutinations, figements auxquels peuvent donner lieu ces parcours (quel que soit le niveau considéré : des submorphèmes aux constructions). Produit méthodologique d'une posture phénoménologique[18] inspirée par l'énaction, une *chronosignifiance* constitue ainsi le prolongement, dans le domaine de la *signifiance*, du processus de *perçaction* par lequel un être vivant *morphologise* et *sémiotise* son propre environnement.

2. La chronosignifiance, entre interprétation et sémiogénèse

2.1 Interprétation. De la morphologie à la morphologisa(c)tion

Revenons un instant sur l'« amorce magrittienne » proposée en début de première partie. Si l'exemple pouvait paraître innocent et simplement amusant, on pourra remarquer le changement de *but de parcours* qu'on a induit chez le lecteur en écartant l'idée qu'elle pouvait introduire une réflexion sur le statut du démonstratif *ceci*, et par là la variation de « mode de saisie » de cette amorce (l'une aboutissant à la distinction de *ceci* en tant que démonstratif, l'autre le discrétisant en tant que trace graphique). Pareillement, l'idée ici suggérée est que tout « contraste significatif », et par là toute morphologie, dépend d'une attitude et d'un « mode de parcours » d'un être vivant qui perçoit[19]. Une *chronosignifiance* suggère précisément de considérer ce type de *modes de parcours* – par un être vivant, sans passer par une virtualité statique ou par une morphologie fixe, préconstruite, sur laquelle l'ajout d'une processualité, d'un mode de saisie par l'être vivant et d'un calcul de sens ne viendraient que dans un second temps –, en les appliquant cette fois à la géométrie des *signifiants* considérés dans leur dimension incarnée. On transite ainsi de l'étude de *morphologies* à l'étude de processus de *morphologisation*, voire de *morphologis-action*, pour inscrire ce travail actif et incarné dans une série de néologisme en *–action* dérivés de la

[18] Phénoménologie « génétique » (voir note 3) ou « phénoménogénique » (Bottineau, ce numéro).

[19] De la même manière, on pourra dire qu'on ne « parcourt » pas une chaise de la même manière en tant que partie de la cuisine, objet isolé au coin d'une pièce ou mis en scène par un artiste dans un musée ; ni un manuscrit de la même façon si c'est pour le lire, vérifier le type de support utilisé ou le type d'écriture du scribe de manière à tenter de le dater.

perçaction berthozienne (cf. plus haut) et poursuivie ensuite par D. Bottineau (*phonaction, observaction, conçaction,* 2016 : 227).

On se concentre ici sur le cas de la morphologisa(c)tion de segments « mots »[20], sans doute le niveau de segmentation *vécu* comme le plus immédiatement évident par les sujets dans des langues comme le français ou l'espagnol, ici étudiés. L'anecdote suivante est à ce titre particulièrement parlante en tant qu'entrée en matière :

> […] un grand-père, retardé par des embouteillages, manifeste son exaspération. Sa petite fille de deux ans s'exclame : *Sélebodel !* Elle a simplement reproduit ce qui pour elle est une interjection motivée par l'exaspération, qu'elle a reconnue et partagée par empathie. Le grand-père reconnaît le modèle adulte *C'est le bordel !*, manifeste son étonnement, répète le mot incriminé en le recontextualisant, le constitue en objet, le recharge sémantiquement en le manipulant et en manifestant un intérêt inattendu pour l'enfant, qui reçoit par la même une récompense émotionnelle de nature à susciter l'envie de retester la chose. (Bottineau 2012c : 238)

Pour l'enfant, le segment *b ɔ ʁ d ɛ l*[21] fait partie du *processus signifiant* – ce processus que Macchi (à paraître 1) appelle, en espagnol, *significando* –, en ce qu'il participe de la procédure vocale *s e l ə b ɔ ʁ d ɛ l* qui contribue à inscrire l'enfant dans un jeu de coordinations d'états émotionnels entre soi et autrui ; toutefois, n'étant pas *sémiotisé* en tant que procédure de construction du sens isolable du reste du processus et réexploitable en soi, *ne « fait pas » signifiant* – ou *significante,* en tant qu'objet *vécu* comme étant stabilisé ou stabilisable. La *morphologisa(c)tion* active de l'énoncé semble ainsi étroitement dépendante du processus de *sémiotisa(c)tion* lui-même actif de ces « perturbations vocales » provoquées par la parole : d'où, d'une part, la difficulté de considérer des morphologies en tant que virtualités statiques sur lesquelles surajouter un calcul de sens, et d'autre part, le caractère essentiel de la distinction que la révision énactive ici menée permet entre « perturbations vocales »[22] et « signifiant ». C'est (au moins en partie) *par le biais de la sémiotisa(c)tion elle-même* que la chaîne de perturbations vocales est morphologisée et activement convertie en défilé de *signifiants* étant, à proprement parler, « signifiants »[23]. C'est ainsi que doit être ici comprise la *signifiance* : non en tant que qualité inhérente à une perturbation vocale, mais comme une *signifian - ce*, c'est-à-dire comme une *activité productrice de signifiants* qui comprend aussi bien l'activité de phonation que l'action par laquelle le vivant humain *rend signifiantes* de telles perturbations et par là, fait émerger tant sémiotiquement que morphologiquement ce qu'on appelle des *signifiants* (effectivement « signifiants ») –

[20] On reviendra en 3.5 sur le statut de ces segments « mots ».

[21] Lorsqu'on parlera de la *procédure vocale* devant être envisagée dans son déroulement et explicitement différenciée de la trace signifiante stabilisée ou stabilisable, on la représentera soulignée d'une flèche renvoyant à ce déroulement, et par des caractères espacés permettant de briser l'effet de clôture spatiale provoquée par la trace écrite et de faire émerger à la conscience du lecteur le *temps* nécessaire à ce déroulement. Lorsqu'il s'agira d'un énoncé particulièrement long (par exemple schémas 1 à 5 ci-dessous), afin d'éviter d'alourdir la démonstration, on ne procédera pas toujours à sa transcription phonétique.

[22] A ce sujet, sur le terme de *perturbation*, voir Varela (1989 : 192) qui s'efforce de la différencier de l'*input*. La perturbation, contrairement à l'input, ne spécifie pas l'effet qu'elle aura sur l'agent avec laquelle elle entre en relation (en « couplage ») ; cet effet dépend de l'agent lui-même et de son action. L'idée que l'on relaie est donc que le « lanceur » de la perturbation (le locuteur) ne fait qu'initier quelque chose par celle-ci, qui ne *détermine* pas ce que sera la sens interlocutivement construit.

[23] Avec des « signifiants » conçus comme tels à partir du moment seulement où il y a sémiotisation-morphologisation, on se rapproche de la révision terminologique guillaumienne qui fait du *signifiant* le résultat d'une symphyse signe-signifié (dans sa terminologie), perturbation vocale-sémiotisation (dans la nôtre) (Guillaume 1964 : 246-247).

réconciliant par là en partie certaines acceptions divergentes du terme[24]. Le préfixe *chrono-* (inspiré de la chrono-analyse macchienne, cf. Macchi 2000 et sq.), pour sa part, tout en soulignant la processualité de cette activité biosémiotique du vivant qui rend signifiante de telles perturbations, invite *méthodologiquement* à appréhender la façon dont se joue cette activité au fil de la découverte de l'énoncé, soit dans ses conditions mêmes d'expérienciation par les interprétants, plutôt qu'à son résultat entièrement constitué.

Au fil de cette découverte de l'énoncé, chaque interprétant pourra, en fonction de ses expériences dialogiques antérieures et de sa sensibilité propre qui en découle, procéder à des parcours de morphologisation *différents*. Ainsi, le processus de morphologisa(c)tion en temps réel d'un énoncé s'apprécie tout particulièrement lorsqu'il semble donner lieu à des divergences, notamment dans les cas où celles-ci laissent des traces tangibles dans l'évolution de la langue. On se tournera vers des cas de sémiogénèse spontanée, et vers la façon dont les différents parcours chronosignifiants en rendent compte.

2.2 Sémiogénèse. Émergence d'un nouveau signifiant dans le parcours interprétatif : le cas de *cualquier*

Dans un énoncé comme le suivant :

(1) E por **qual quier** om*n*e rafez q*u*el dixiesse q*ue* se guardasse dalguno. o por **qual quier** sospecha q*ue* ende ouiesse. luego se guardaua e se uenguaua a so poder.[25]

(*Et à chaque fois qu'un quelconque homme, quel qu'il fût, lui disait de se méfier de quelqu'un, ou à chaque fois qu'il avait un soupçon quel qu'il fût, il se méfiait de suite et se vengeait autant qu'il le pouvait.)*

le segment *k w a l k j e r* est aujourd'hui interprété comme un entier signifiant, un opérateur unique stabilisé, *cualquier*, formant une paire avec *cualquiera* dont il est identifié comme étant la forme apocopée ; opérateur classé par les grammaires dans la famille des indéfinis aux côtés notamment de *algo* / *algun(o)* / *alguien* et leurs pendants négatifs (*NGLE* : 1457, § 20.3a)[26], et caractérisable comme suit au sein même de cette famille :

> [El indefinido compuesto] insiste aún más que *alguien* en la poca importancia de la determinación cualitativa de la persona, pues la deja al gusto de otro... todos los

[24] « Signifiance » est un terme à l'usage qualifié d'« imprudent » par Tollis (1991 : 398) tant les auteurs qui y ont recours peinent à être unanimes. Ainsi Lafont tend-il à y voir l'activité énonciative, le « mouvement de production du sens par actualisation de moyens linguistiques » (1978 : 77), distinguant par là production (*signifiance*) et produit (*signification*) ; tandis que le groupe MoLaChe, par exemple, propose d'écouter la « lettre de la signifiance » (Chevalier, Launay & Molho 1986b : 11) en tant que ce qui est marqué *dans* le signifiant, faisant de la *signifiance* « une *lecture* du signifiant » (Launay 1986 : 37). L'un comme l'autre sont ici pertinents, dans la mesure où la lecture (du signifiant ou plutôt, de ce qui n'est pas encore du signifiant, mais de la perturbation vocale, tant qu'elle n'est pas encore « saisie » et « lue » par l'être vivant) fait partie intégrante de la production même du signifiant.

[25] Manuscrit de la *Estoria de Espanna*, ms. Y-i-2 de la Real Biblioteca del Monasterio de San Lorenzo del Escorial, fol. 74r. (notre transcription)

[26] Pour des raisons à la fois sémantiques (il sont tous qualifiés de « cuantificadores indefinidos ») et morphosyntaxiques, notamment du fait de l'apocope *cualquier* / *cualquiera* qui rapproche le comportement de cet indéfini de celui de *algún – alguno* ou *ningún – ninguno* (*NGLE* : 1381, tableau en §19.2a et 1398 §19.5a) ; les trois sont souvent alignés y compris dans d'autres parties de la grammaire (par exemple *NGLE* : 1091-1092, §15.2e et f).

> individuos de la clase son a propósito para el caso. (Lenz, 1935 *apud* Company & Pozas, 2009 : 1090)[27]

En d'autres termes, si *alguien* ou *alguno* opèrent un processus de sélection (respectivement d'un *quien* ou d'un *uno*) non arrêtée, au sens où est instruite une focalisation sur une unité non spécifiquement définie parmi un ensemble d'unités mêmement sélectionnables, *cualquier* ajoute à ce processus de sélection la *suspension* déclarée de son résultat et sa délégation à autrui, le locuteur se « lavant les mains » de cette désignation[28]. Ainsi, dans l'exemple (1), *alguno* dans « que se guardasse d*alguno* » indique une focalisation sur (ici) une personne – dont il s'agit de se méfier (*guardarse*) –, non encore singularisée parmi un ensemble de personnes mêmement sélectionnables ; tandis que dans « qual quier omne », le substantif *omne* (*hombre*) est saisi au moyen de ce qui est aujourd'hui lu comme un adjectif (*cualquier*) instruisant le même type de focalisation sur un élément parmi une liste prédéterminée (ici : *hombres*) dont la sélection n'est plus seulement en cours, mais suspendue par le locuteur qui refuse de la prendre en charge, la délègue ; ce qui a pour effet de permettre d'envisager que l'assertion puisse être valable pour chacun des *hombres* en question, considérés un par un. Le segment *k w a l k j e r* n'a pourtant pas toujours été « parcouru » ainsi et lu comme un opérateur unique ; en espagnol ancien, y était morphologisé l'opérateur *cual* en association avec *quier*, comme pouvaient l'être *cuando*, *quien*, *como* ou encore *onde* (*cuando quier, quien quier, como quier, onde quier*). *Cual* (d'après les travaux de Fortineau-Brémond, 2012 : 156-158 et 173-183) met en relation une entité (ici, *hombre*) avec une autre (ici, la totalité des *hombres* caractérisés par le fait de « [dezir] que se guardasse dalguno ») en fonction d'une qualité *distinctive* censée assurer un repérage *discriminateur* – ainsi, *¿Cuál hombre?*[29] interroge-t-il sur l'identité du *hombre* parmi un ensemble de *hombres* en fonction d'une qualité qui permettrait de le discriminer, et qui reste suspendue, faisant l'objet de l'interrogation. Dans l'assertion (1), cette caractéristique est également suspendue, de manière déclarée par *quier*, signifiant qui en espagnol médiéval est reconnu tout à la fois comme forme verbale apocopée de *querer*, et comme marqueur distributif (*quier… quier…*) dans des énoncés où il provoque alors un effet sémantique comaprable à celui de l'exemple (1), de *sélection en cours*. Ainsi, rien ne permet de particulariser un *hombre* en question (parmi les *hombres* [*que dixiessen…*]), puisque la qualité qui permettrait de le définir reste inconnue ; en résulte une assertion valable quelle que soit l'entité évoquée, et quelles que soient ses qualités.

Le résultat interprétatif est assez proche (ce qui, à n'en pas douter, a probablement facilité le passage de l'un à l'autre), mais le parcours de morphologisation et les signifiants qui en résultent en tant que *procédures* habituelles de construction du sens diffèrent. On assiste ainsi, en diachronie, à une *coalescence* signifiante, par routinisation du copositionnement ; de l'ensemble des copositionnements avec *quier*, *cualquier* est le seul à avoir véritablement donné lieu à un opérateur signifiant unique, d'usage courant en espagnol contemporain[30]. Le croisement des deux points suivants permet sans doute d'éclairer tout à la fois la coalescence et cette exclusivité de *cualquier* :

---

[27] *[L'indéfini composé] insiste encore plus que alguien sur le peu d'importance de la spécification de la personne, puisqu'il la laisse à la discrétion d'autrui... tous les individus de la classe peuvent convenir dans la situation considérée.* (notre traduction)

[28] Voir le détail de l'analyse dans Poirier (à paraître 1), où on montre la façon dont les opérateurs submorphémiques dont se compose ce signifiant amorcent cet effet sémantique.

[29] On remarquera qu'une syntaxe possible en espagnol médiéval serait « cual omne quier », qui rapproche alors cette structure de l'énoncé interrogatif ; une confrontation des deux (« cual omne quier » et « cual quier omne ») en chronosyntaxe serait sans aucun des doute des plus instructives ; la place manque pour cela.

[30] Les choses sont différentes en ce qui concerne les mêmes copositionnements avec *quiera* (dont la formation serait légèrement postérieure dans l'histoire de la langue) : *cualquiera, comoquiera, quienquiera* sont toujours usités aujourd'hui, même si *cualquiera* reste de très loin le plus répandu de tous. Voir Poirier (à paraître 1).

- Dans cette coalescence – de manière comparable au cas de *b ɔ ʁ d ɛ l* dans *s e l ə b ɔ ʁ d ɛ l* – une forme de « surdité sélective » (par non-sémiotisation, non-morphologisation) au segment *k j e r* n'a probablement pas été sans jouer un rôle. *k j e r* fait partie du processus *significando* dans *k w a l k j e r*, mais n'est plus (méta)stabilisable comme *significante*, dans la mesure où il n'existe plus comme procédure de construction du sens en espagnol : dès lors que le phénomène de l'apocope verbale a cessé de se produire, toutes les utilisations de *quier* en tant que signifiant stabilisé ont disparu. La non-sémiotisation et non-morphologisation de ce segment coïncide jusqu'ici avec l'idée que l'opacification sémantique en diachronie (désémantisation, grammaticalisation ou encore subduction, selon les approches théoriques[31]) d'une partie ou des deux est essentielle à ce qui a été appelé une brachysémie[32] (Frei 2011 [1929] : 133) ou agglutination (Saussure 2005 [1916] : 242-245) ; toutefois, considérer l'énoncé (comme le pose la chronosignifiance) comme un continuum d'action vocale *passant par* plusieurs instants plutôt que comme une juxtaposition d'objets, continuum dont la segmentation en *instants pertinents* dépend d'une activité de spécification de ces instants par l'interprétant plutôt que d'une réception de préconstruits objectifs, permet de faire un pas de plus :
- Dans le *parcours* de *k w a l k j e r*, au sein même de ce *processus signifiant*, a pu surgir un pivot d'analogie nouvellement pertinent du fait de l'existence d'un réseau de signifiants apparentés en espagnol (*algo, alguien, alguno*), réseau qui est précisément celui dans lequel *cualquier* se trouve aujourd'hui recruté – cf. la description de (1) ci-dessus. Ce pivot est *a l k*, élément d'augmentation dans *alguno* (par rapport à *uno*) et *alguien* (par rapport à *quien*)[33] et surgissant à la jointure de *cual* et de *quier*. Non pertinent dans le premier parcours de *k w a l k j e r* où était identifié un copositionnement, dans la mesure où il rassemblait la fin d'un opérateur perçacté et le début d'un autre, une frontière étant posée entre [l] et [k] ; dans un deuxième *parcours* en revanche, bien que ne recoupant aucun morphème au sens structuraliste du terme[34], il peut s'avérer potentiellement pertinent tout à la fois en tant que pivot d'analogie d'un réseau signifiant et comme élément *réinvestissant* dans *cualquier* un « effet » que les locuteurs ont appris à produire dans leur expérience dialogique par la rencontre des autres membres du réseau : *algo, alguien, alguno*. Avec la prise en considération, comme pivot d'analogie, de cet élément situé en-deçà du niveau des morphèmes, et transcendant ces derniers, on rejoint les études s'intéressant à la pertinence d'éléments de niveau *sub*morphémique, en tant que *gestes vocaux* amorceurs de processus interprétatifs (Bottineau 2010, Grégoire 2012, et plusieurs des travaux de ce numéro).
  On pourra poser l'hypothèse que l'intégration de *cualquier* à ce nouveau réseau en *alk* a joué un rôle considérable dans sa réanalyse en tant qu'entier signifiant stabilisable. Tant que *quier* avec apocope est « morphologisable » en tant que ressource (gestuelle, articulatoire, incarnée)

[31] Sur la subduction (ici ésotérique transcendante), voir par exemple Guillaume (1964 : 73-86). Il s'agit d'analyses dont on ne remet pas en question la pertinence ; la différence avec l'approche ici proposée est qu'elles se concentrent sur l'objet une fois stabilisé et sur la comparaison en diachronie de deux objets stabilisés à deux moments différents, tandis qu'on s'intéresse aux processus de morphologisa(c)tion en temps réel, dans le processus d'interprétation, dont l'un ou l'autre objet stabilisé est le résultat.

[32] « Le mécanisme de la brachysémie ou brièveté sémantique, qui est le figement d'un syntagme, c'est-à-dire d'un agencement de deux ou plusieurs signes, en un signe simple, a été décrit par F. de Saussure sous le terme d'agglutination. […] La condition essentielle qui domine toute brachysémie est […] l'incompréhension plus ou moins forte des éléments ». (Frei 2011 [1929] : 133-136)

[33] La chaîne signifiante *quien* > *alguien* a aussi été identifiée par Molho (1988 : 295) ; on y ajoutera un troisième membre : *quien* > *alguien* > *cualquier*, voir Poirier (à paraître 1).

[34] Obtenu par segmentation-commutation (voir note 1 à ce propos). En revanche, *alk*/*alg* pourrait être identifié à un morphème au sens de Nemo (2005) chez qui les morphèmes sont des briques sémantiques polymorphes et transcatégorielles : par exemple, *coul*-er et dé-*goul*-iner, comme *rot*-ation et *tor*-dre ou *obst*-ruction, *obst*-acle et *stop* présentent deux formes du même morphème, lequel n'est pas obtenable par segmentation-commutation.

disponible (c'est-à-dire : ancrée dans les interactions), alors, peut être « perçacté » un protocole de construction du sens avec *quier* (*cual quier* comme *como quier, onde quier, quien quier*) ; dès lors qu'il ne l'est plus, est morphologisé une procédure de construction du sens construite, cette fois, autour de *alk* (*cualquier* en coalescence), segment qui lui-même forme autour de lui un petit réseau d'analogie (*algo, alguien, alguno*). Si les autres copositionnements avec *quier* cités plus haut ont eu plus de difficultés à bénéficier d'un « recrutement » dans un nouveau réseau signifiant par le biais d'une réanalyse par dynamique analogique comme *cualquier* a pu le faire avec le réseau en *alk*, alors il est possible qu'ils soient toujours apparus comme un copositionnement avec *quier*, ne pouvant plus continuer à vivre à partir du moment où le phénomène de l'apocope verbale a cessé de se produire.

Ainsi, les signifiants, plutôt que comme des coquilles remplies d'un certain contenu sémantique qui aurait pu être érodé au fil du temps, sont considérés pour ce qu'ils sont empiriquement : des fragments de comportements vocaux dont la *morphologisation* dépend d'un processus de sémiotisation qui lui-même se fait en fonction de réseaux signifiants connus et reconnus par les locuteurs. On précisera qu'il n'est probablement pas nécessaire que l'ensemble des locuteurs ait été sensible à chacun des trois points ici commentés (routinisation de l'ensemble, non-sémiotisation d'une partie antérieurement stabilisée, et nouvelle pertinence d'un autre segment) pour qu'émerge *cualquier* en tant que signifiant stabilisable : de l'accumulation de micro-réanalyses ou de petites cohérences par analogies locales dans le parcours de l'énoncé, formant micro-« systèmes de paroles », se cristallise un signifiant stabilisable *cualquier* formant réseau cohérent avec d'autres opérateurs de la même langue et s'unifie par effet de convergence un système langue en macro-diachronie (Bottineau, ce numéro).

Le principe d'une morphologisation *différente* d'un même segment par effet de *cohérences* analogiques diverses étant posé, on se penchera à présent sur la façon dont le *parcours lui-même* de morphologisation d'un énoncé (et les divergences auxquelles il peut donner lieu) peut parfois être observé en diachronie. Un cas de coalescence similaire à celui de *cualquier* nous permettra d'observer en détails le *parcours chrono*-analytique d'un même énoncé permettant de donner naissance à deux analyses différentes (avec ou sans coalescence).

2.3 D'un parcours de morphologisa(c)tion à l'autre. Le cas de *tan bien … como* / *también*

Comme *cualquier*, *también* (voir Poirier à paraître 2) naît de la coalescence en diachronie d'un copositionnement de deux opérateurs auparavant séparés : *tan* et *bien*. Ainsi, la consultation du passage suivant, dans les trois témoignages conservés du *Libro del cavallero Cifar* (XIV, XV et XVIe siècle respectivement), révèle les fluctuations suivantes :

(2a) E el q*ue* fallesçe e*n* qu*a*lqu*i*er destas cosas no*n* es dignn*o* dela onrra de la lealtad ni*n* deue ser dicho leal ¶ Et estas cosas **a ta*n* bie*n*** las deue guardar el sen*n*or al vasallo **com*m*o** el vasallo al sen*n*or ¶.
(*Et celui qui contrevient à l'une de ces prescriptions quelle qu'elle soit n'est pas digne d'honneur ni de loyauté et ne doit pas être dit loyal. Et ces prescriptions doivent être respectées* ***tant*** *par le seigneur envers son vassal* ***que*** *par le vassal envers son seigneur*)

(2b) […] ca el q*ue* falleçe en qu*al* q*ui*era destas cosas no*n* es digno dela honrra ni*n* de la lealtad ni*n* deue ser dicho leal e todas estas cosas **tanbien** las deue guardar el sen*n*or al vassallo **com*m*o** el vassallo al ssen*n*or.
(*[…] car celui qui contrevient à l'une de ces prescriptions quelle qu'elle soit n'est pas digne d'honneur ni de loyauté et ne doit pas être dit loyal, et ces prescriptions doivent être respectées* ***tant*** *par le seigneur envers son vassal* ***que*** *par le vassal envers son seigneur*)

(2c) Y el que fallesce en qualquier destas cosas: no es digno dela honrra ni dela lealtad: ni deue ser dicho leal e todas estas cosas **tambien** las deue guardar el sen*n*or al vassallo: como el vassallo al sen*n*or.[35]
(*Et celui qui contrevient à l'une de ces prescriptions quelle qu'elle soit n'est pas digne d'honneur ni de loyauté et ne doit pas être dit loyal, et ces prescriptions doivent* ***aussi*** *être respectées par le seigneur envers son vassal, tout comme par le vassal envers son seigneur*)

On remarque d'emblée ce qui varie : en (2a), le copiste note une séparation graphique entre deux unités (deux *mots*) *tan* et *bien* tandis qu'en (2c), apparaît *también* en coalescence (en un seul *mot*). Si ces deux solutions graphiques ne sont révélatrices d'aucune différence phonétique – il s'agit dans les deux cas de la procédure vocale *t a m b j é n* –, ils révèlent une différence de solution *perçactive* : à partir d'une même suite phonématique, rencontrable de manière récurrente dans les expériences dialogiques des locuteurs que sont les copistes, ces derniers aboutissent à l'identification de procédures de construction du sens *différentes* : une structure faite de plusieurs unités dans un cas (*tan bien … como*), et un opérateur unique dans un autre (*también*). L'intérêt d'exemples de ce type est précisément de permettre l'étude et la comparaison de processus de morphologisation différents (dans ce cas, à plusieurs époques différentes) d'un même énoncé, et par là, l'observation de la même suite phonématique qui nous intéresse (*t a m b j é n*) dans deux « états » différents (cf. Macchi, à paraître 2) – au sens que la physique donne à ce terme (ici, « solide », « cristallisé » ou non) – en fonction du parcours de morphologisation emprunté par l'interprétant-copiste.

Un premier parcours aboutit à la distinction de deux opérateurs *tan* et *bien*, dans le cadre d'une structure corrélative (on renvoie ici à Fortineau-Brémond 2012, voir aussi ce numéro) qui repose sur deux segments initiés par des *gestes articulatoires* en « répondants » l'un de l'autre : ici, T- et K-[36] dans *tan* et *como*. En reprenant l'énoncé (2a) en page suivante:

[35] *El caballero Cifar*. Toutes les transcriptions sont nôtres. L'exemple (2a) est issu du manuscrit de la Bibliothèque Nationale d'Espagne, BNE MSS/11309, s. XIV, fol 89v ; (2b) du manuscrit de la Bibliothèque Nationale de France, BNF MSS/Espagnol 36, 1464, fol 85r et (2c) du manuscrit de la Bibliothèque du Palais Royal de Madrid, Palacio VIII/2054, 1512, fol 42r.

[36] Éléments de niveau *sub*morphémique que l'on pourra décrire comme des *cognèmes* : « Les *cognèmes* sont ces micro-signifiants élémentaires de niveau submorphémique qui, dans le cadre de réseaux d'oppositions au sein de systèmes grammaticaux, activent des micro-processus de synthèse du sens participant à la production de l'opérateur qui les intègre […]. [Dans certains cas], la forme du geste interprétatif coïncide avec celle du geste articulatoire, faisant de la forme et du sens deux facettes analytiques du même geste. Chaque élément formateur est défini par un profil kinésique qui se relie diversement au contexte selon la situation considérée » (Bottineau 2016 : 219), T- étant analysable comme le corrélat articulatoire de K- dans la mesure où il constitue une interception tardive du flux d'air dans la cavité buccale tandis que K constitue une interception précoce de ce flux d'air ; Fortineau-Brémond (2012) voit dans cette corrélation articulatoire le fondement de la *corrélation syntaxique* qu'ils permettent d'établir.

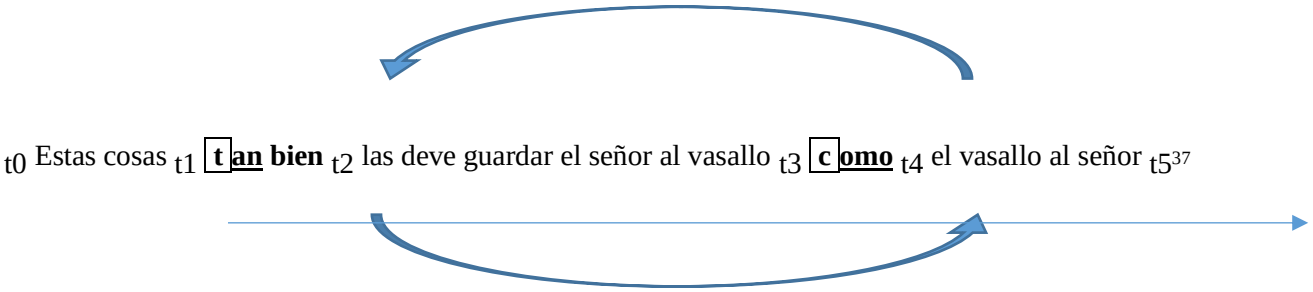


Schéma 1. Parcours de (2a) : corrélation

Tan, en tant que déclencheur de comparaison, ouvre un espace de « transitivité phrastique »[38] (Macchi 2006) qui n'est comblé que par la survenance de l'empan en *como*. Dans un deuxième parcours en revanche, en (2c), la corrélation ne semble plus actualisée :

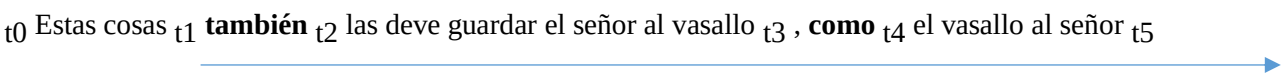


Schéma 2. Parcours de (2c) : décorrélation

On remarque d'emblée en (2c), reproduit dans le schéma 2 ci-dessus, une désolidarisation des empans de phrase t1-t3 et t3-t5 ; une pause prosodique (inexistante en 2a) étant susceptible d'apparaître en t3[39]. Tandis qu'en (2a), l'empan t3-t5 introduit par *como* permettait d'épuiser une transitivité précédemment ouverte par *tan* dans l'avant phrastique, obligeant à des bouleversements interprétatifs en cas de suppression, cet empan apparaît ici plus aisément suppressible sans incidence sur l'avant phrastique. En d'autres termes, *como* ne vient que *relancer* une transitivité phrastique déjà épuisée au moment où il survient :

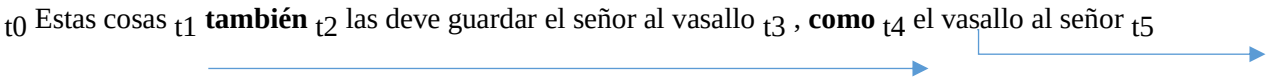


Schéma 3. Parcours de (2c) : *como* en relanceur de la transitivité phrastique

Si en (2a), c'est un fonctionnement en diptyque T-K qui est reconnu, ce n'est plus le cas en (2c). Bien qu'un opérateur en T- (ici, *también*) et un opérateur en K- (*como*) soient toujours bien présents, T et K ne « se répondent » plus l'un à l'autre ; la corrélation articulatoire entre

[37] La présentation de l'exemple avec la flèche représentant le déroulé de la phrase dans le temps est typique de la chrono-analyse macchienne (2000) ; le choix des t1-t2-etc. est fonction des *moments* qu'on aura besoin de mentionner au cours de cet article. D'autres moments auraient bien sûr pu être pertinents dans le cadre d'une autre analyse.

[38] « On définit rigoureusement la transitivité comme le mécanisme de phrase par lequel une entité […], quelle qu'en soit la nature, adresse à l'après phrastique un appel de complément notionnel ou fonctionnel ». (Macchi 2006 : 130)

[39] L'éditeur contemporain Cacho Blecua la note par une virgule dans sa transcription modernisée dans le CORDE – et le scribe du manuscrit du *Palacio*, par deux points que l'on ne retrouve pas dans les autres manuscrits.

l'un et l'autre n'est plus *saillante* (au sens de Grégoire 2012), et c'est le mécanisme corrélatif sytnaxique qui est brisé. Diachroniquement, le passage de (2a) à (2c) implique un processus de *décorrélation*. D'un point de vue synchronique toutefois, l'interprétant ne choisit pas *consciemment* entre l'un ou l'autre parcours, entre établir la corrélation ou décorréler T- et K-, c'est dans le *parcours* de la phrase que se joue la reconnaissance (ou non) de ce protocole de construction du sens. On pose ainsi l'hypothèse que c'est l'identification d'une procédure de construction du sens efficace, cohérente et bien attestée dans les réseaux signifiants de l'espagnol qui a été suffisamment forte pour faire concurrence à celle en T-K (*tan … como*).

En (2c), la procédure vocale *t a m b j é n* semble suffire à elle seule à déclarer vraie la réciproque portée par l'énoncé (« el señor al vassallo » / « el vassallo al señor ») ; une coalescence graphique, accompagnant la décorrélation détaillée ci-dessus, laissant penser à une coalescence morphologique et sémantique de *tan* et *bien* en un *también* en tant que nouvelle unité stabilisée. A la manière *cualquier* construit sur *alk* qui surgit dans le parcours de l'énoncé, *también* semble construit sur un pivot d'analogie nouvellement pertinent en (2c). De fait, dans le parcours de *t a m b j é n*, l'énoncé *passe par* l'instant *a m b* ; instant qui, dans le premier parcours (2a) – avec corrélation T-K et séparation de *tan* et *bien* – n'est pas reconnu comme étant pertinent, dans la mesure où il rassemble la fin d'un opérateur et le début d'un autre ; dans le processus de *morphologisation* en temps réel que fait l'interprétant de la chaîne parlée, une frontière entre deux opérateurs distincts y est reconnue. En revanche, dans le second parcours, elle s'avère pertinente et devient le cœur de l'activation d'un nouveau réseau d'analogie. *También* entre ainsi en rapport tout à la fois avec *tampoco*, construit par une coalescence similaire, et avec *ambos* (avec lequel *también* et *tampoco* semblent former un micro-système cohérent), et de fait avec l'ensemble des signifiants que ce morphème contribue à construire dans le lexique[40]. Ce que dit *ambos*, construit sur *a m b*, c'est que deux entités connues (car précédemment présentées séparément) sont tout à coup considérées conjointement, c'est-à-dire, rassemblées pour former un *ensemble* (signifiant lui-même marqué par une base consonantique *mb*). On retrouvera cette même formation d'un *ensemble* dans *también* et dans *tampoco*. La pertinence nouvelle de ce segment *amb*, qui transcende les morphèmes initiaux *tan* et *bien*, bloque de ce fait le parcours de construction du sens où *tan* est déclencheur d'une comparaison et *bien* pivôt de la comparaison, *tan* et *bien* n'étant plus morphologisés en tant qu'opérateurs séparés. Le parcours de (2c) est donc le suivant :

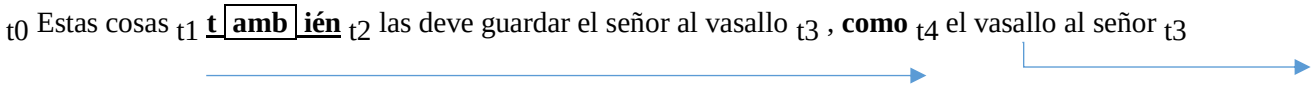


Schéma 4. Parcours de (2c) : décorrélation et coalescence

À une solidarité dilatoire T-K s'est substituée une nouvelle solidarité *también*. La *saillance* dilatoire T-K n'est ainsi plus actualisée, tandis qu'est actualisé et *saillant* le segment *amb*, a priori non pertinent tant que *tan* et *bien* sont identifiés séparément et impliqués dans la routine *tan bien/poco … como*.

[40] Ainsi, *ambivalencia* (AMB- + VALERE), *ambidextro* (AMB- + DEXTER) ou *ambiguo* (AMB- + AGERE), et peut-être plus largement encore, avec d'autres signifiants construits sur l'agglutination consonantique submorphémique *mb/mp*, que celle-ci soit étymologique ou obtenue par composition – on pourra volontiers la reconnaître dans *empatar*, *componer*, *combinar*, *completo* ou encore *ensamblar*, et même *cambiar* : « dar una cosa por otra » (DRAE), qui déclare l'égalité de validité de plusieurs options comme le font *ambivalencia* ou *ambidextro* ; le morphème *amb* catalan pourrait lui aussi être inclus.

Si la question de ce qui, du *parcours* ou de la *distinction* ou *coalescence*, est identifié en premier et de ce qui découle de l'autre se pose, elle peut aboutir à deux réponses différentes. Au regard de la grande fréquence, dans les textes espagnols anciens, de la construction *tan bien … como*, celle-ci devient une forme de « routine syntaxique » (Bottineau, à paraître 1) qui permet à l'interprétant d'anticiper sur la suite de la routine dès l'énonciation du segment *t a m b j é n*, et de le subdiviser en un *bien* et un *tan* déclencheur de comparaison et d'anticipation d'un comparant introduit par *como* et complétant la corrélation syntaxique solidarisée par la corrélation articulatoire T-K. Toutefois, cette saillance T-K étant *dilatoire* et requérant un laps de temps (de t1 à t4) pour se construire, il est envisageable qu'elle ne s'actualise – et n'actualise par là la corrélation syntaxique *tan*/*como* qu'elle porte – qu'à la survenance de son deuxième membre (K de *como*) à l'esprit de l'interprétant : soit, en t4 seulement. En d'autres termes, il est possible que la *décision*[41] entre distinction *tan bien* (avec reconnaissance d'un déclencheur de comparaison *tan* et d'un paramètre *bien*) ou coalescence *también* (sans structure corrélative comparative) ne se fasse pas à l'instant même d'apparition de ce segment t1-t2 *t a m b j é n*, mais de manière *différée* :

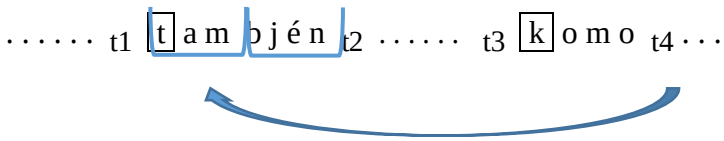


Schéma 5. Mouvement de rétroaction en t4 qui permet la corrélation de T- et K- et la distinction de *tan* et *bien*

Cette décision « différée » et dépendant d'un mouvement de rétroaction sera particulièrement vraie à partir du moment où la forme *también* en coalescence aura commencé à circuler dans les interactions ; toutefois, à ses débuts, cet adverbe a pu surgir de la saillance concurrente *a m b bloquant* ce mouvement de rétroaction. Dans la mesure où *a m b* « intercepte » le parcours menant à la saillance dilatoire T-K, il peut enrayer l'anticipation de la routine avec *como*, et bloquer le mouvement de rétroaction permettant l'actualisation de la corrélation T-K et la distinction de *tan* et *bien*.

L'analyse des deux parcours possibles d'un même énoncé, un parcours aboutissant à la *morphologisation* d'une procédure de construction du sens en *tan bien … como*, et l'autre aboutissant à la *morphologisation* d'un opérateur unique *también*, donne un exemple d'approche *en chronosignifiance* de l'établissement de coalescences ou de distinctions au fil de l'énoncé. On s'arrêtera à présent brièvement et à titre essentiellement prospectif sur quelques repères méhodologiques ici mis en place, de manière à les thématiser, avant de conclure en proposant une synthèse des principes sur lesquels repose une *chronosignifiance*.

[41] Cette « décision » se situe en-deçà du conscient ; on conserve toutefois ce terme qui fait référence à Berthoz : « percevoir, c'est lever des ambiguïtés, c'est choisir une interprétation plutôt qu'une autre, c'est donc décider ». (2003 : 196)

3. Bref retour sur quelques repères méthodologiques

3.1 Le point de vue de l'observateur

« Everything is said by an observer »[42] (Maturana, 1987) : dans le cadre de la démarche proposée par la chronosignifiance, le point de vue adopté dans l'étude des parcours de morphologisation des énoncés est celui de l'*allocutaire*, comme dans l'ensemble des travaux de chrono-analyse (Macchi, 2000 et sq.) – tout locuteur ayant lui-même été, dans son expérience dialogique, un allocutaire ayant réalisé des distinctions de signifiants en chronosignifiance lui permettant de mobiliser à son tour ces signifiants en tant que locuteur. Cette considération méthodologique revêt une importance épistémologique pour deux raisons.

D'une part, il s'agit de considérer que la *signifiance*, telle qu'on l'a définie en 2.1 en tant qu'activité productrice de signifiants, dépend tout autant ici de celui qui est à l'origine de la perturbation vocale (le locuteur) que de celui qui, à partir d'elle, en énacte des signifiants (l'interprétant, qu'il soit allocutaire ou réflexif dans le cadre de l'endophasie)[43].

D'autre part, il s'agit d'adopter le point de vue des *expérients* plutôt que de l'analyste extérieur (phénoménologie de première et deuxième personnes plutôt que ou complément de celle de troisième personne ; Bottineau, 2011 : 202) ; de suspendre initialement certaines certitudes de l'analyste observateur extérieur des objets langagiers en tant que symboles (objets clos, à manipuler et combiner, et renvoyant *symboliquement* à un extérieur qui serait préconstruit et représenté par lui)[44], pour considérer les *processus* vécus par les expérients. Non dans le but de rejeter la description symbolique, mais de manière à étudier la façon dont elle peut surgir des interactions éthologiques situées[45]. On considère alors que le *sym*-bole (*sym* du grec, « mettre ensemble », « joindre ») suppose avant tout un travail *dia*-bolique, celui d'un regard humain qui, à partir de la perception de perturbations vocales, *distingue*, sépare, et par là fait co-émerger : des formes signifiantes, un effet de monde distinct de celles-ci (et leur préexistant), auquel ces formes sont censées référer, et un agent en instance de communication.

3.2 Le rôle de l'analogie

Dans le processus de distinction de signifiants, l'expérience dialogique de chaque interprétant joue un rôle clef – on converge ici avec des approches de type exemplaristes (Lavie, 2003) – en ce qu'elle autorise, lors de la perception de perturbations vocales, des effets de

---

[42] *Tout ce qui est dit est dit par un observateur.*

[43] Sur ce point, voir aussi Douay & Roulland (2014 : 65-73).

[44] « Language as a domain of recursive consensual co-ordinations of action does not operate with symbols, yet symbols arise in language as distinctions of relations of distinctions. Also, according to this, words are not symbolic entities, nor do they connote or denote independent objects. They are distinctions of consensual co-ordinations of actions in the flow of consensual co-ordinations of actions » (Maturana 1988) (*Le langage comme domaine de coordinations récursives et consensuelles d'action ne fonctionne pas avec des symboles, bien que les symboles apparaissent dans le langage comme des distinctions de relations de distinctions. En outre, de ce point de vue, les mots ne sont pas des entités symboliques, ni ne connotent ou dénotent des objets indépendants. Ce sont des distinctions de coordinations consensuelles d'actions dans le flux de coordinations consensuelles d'actions*).

[45] Brassac & Stewart (1996) distinguent pareillement deux niveaux de description (du point de vue de l'observateur extérieur, description$_1$, et du point de vue de l'expérient, description$_2$) et voient « le but ultime d'un travail scientifique [comme étant de] relier les deux niveaux de description par une modélisation qui *explique* la description$_1$comme conséquence émergente des mécanismes identifiés au niveau 2 » (1996 : 88). Faire de la chronosignifiance, c'est étudier l'un des processus qui jouent à l'interprétation dans le passage du niveau de description$_2$ à celui de description$_1$.

réminiscence de segments d'action vocale déjà rencontrés[46] ; y compris lorsqu'un nouveau parcours de morphologisation intervient et aboutit à la sémiogénèse de nouveaux opérateurs, la reconnaissance analogique de certains segments entre en jeu : c'est la *disponibilité* de *a m b* et de *a l k* dans les réseaux de l'espagnol, non en tant qu'*objets* mais en tant que *procédures de construction du sens* connue, identifiée, et réexploitable, qui permet de *reconnaître* cette même procédure et de la *réinvestir* dans *también* (dans le cas de *a m b*) ou *cualquier* (*a l k*).

Ainsi chaque *décision* de *morphologisation* semble-t-elle dépendre, au sein même du parcours de la phrase, des *cohérences* qui peuvent être établies avec l'ensemble des *ressources comportementales disponibles* ; c'est en cela que cet ensemble forme « système simplexe » (Bottineau, 2015 ; Berthoz, 2009), « système » non en tant que « structure » de formes abstraites (qu'elles soient innées ou acquises), mais en tant qu'« orchestration cohérente d'actions vocales […] à la fois intellectuelle et sportive » (Bottineau, 2015 : 65), qui fait aussi son efficacité et son aisance d'utilisation malgré la complexité apparente de l'ensemble une fois modélisé réflexivement. Si plusieurs travaux sur lesquels on s'appuie[47] questionnent l'hypothèse immanentiste qui renvoie à des potentiels prédonnés dans l'enfermement d'un *système*, il ne s'agit en aucun cas de remettre en cause la *cohérence* d'un système, qui semble être l'une des conditions mêmes du fonctionnement des processus interprétatifs décrits[48].

De ce point découlent les trois suivants.

3.3 Le statut de la graphie

Première conséquence méthodologique. La *graphie*, qui d'emblée discrétise les signifiants par des blancs, s'affirme comme un *résultat* de ce processus de morphologisation, et de ce fait un *indice* de la façon dont le copiste lui-même *morphologise* son propre énoncé[49]. Ainsi, bien que la chronosignifiance prenne comme point de départ théorique la perturbation vocale plutôt que le signifiant déjà discrétisé, un corpus écrit s'avère fructueux : le *résultat graphique* devient en effet un observatoire du processus ici décrit de distinction de signifiants ; mais aussi et surtout, par là, d'une forme de *méta*-structuration spontanée par le scripteur des protocoles de construction du sens dont il dispose dans le cadre de la *langue* en tant que « discipline vocale collective » (Bottineau, 2013b : 89) dans laquelle il s'inscrit – par exemple, identification ou non de *quier* avec apocope en tant que ressource disponible ou au contraire, morphologisation d'une procédure de construction du sens formant « mot » unique (*cualquier* en coalescence) en réseau avec d'autres opérateurs en *a l k*. Lorsque la diachronie offre la possibilité de comparer plusieurs copies d'un même texte, on pourra alors considérer les évolutions graphiques (telles que celle observée dans le cas de *también*) comme les indices

[46] Ce que Bottineau appelle l'effet « madeleine sociale », par analogie avec la madeleine de Proust : « action vocale récurrente à valeur de clé [dont le] reémploi suscite une réminiscence complexe mêlant les situations d'interaction, de référence et de discours dans lesquelles [elle a] déjà été [rencontrée]. » (2010 : 22)

[47] Par exemple Cowley (2016 : 69) : « far from being an autonomous 'system' (or system of systems) […] » (*loin d'être un système autonome [ou système de systèmes]*), ou Kravchenko (2016 : 108) : « reificatory linguistics […] views language as a sign system (a code) used as a means of communication ; as such, communication, allegedly, consists in exchanging mental content through linguistic signs as a conduit for such transfer. However, if we look at the notion of code and its origin, the inadequacy of such view becomes obvious » (*La linguistique réifiante considère la langue comme un système de signes [ou code] utilisé à des fins de communication ; de ce fait, la communication, soi-disant, consisterait en un échange de contenus mentaux via des signes linguistiques pris comme des véhicules de tels contenus. Cependant, si l'on considère la notion de code et son origines, l'inadéquation d'une telle idée devient évidente*). Voir aussi Linell (2005, 2009).

[48] Sur cette question, voir les travaux de Monneret (par exemple 2011).

[49] On rejoint par là la considération guillaumienne de la graphie comme symptôme de l'analyse de la parole, « fait de pensée » qu'elle est la seule à pouvoir révéler (Guillaume, 1987 [1947-1948] : 169) ; voir à ce sujet Tollis (1998), ainsi que Macchi (à paraître 2).

d'une *nouvelle structuration* de l'ensemble de ressources comportementales dont dispose le copiste, aboutissant *réflexivement* à la stabilisation d'opérateurs signifiants nouveaux (*también*, *cualquier*).

3.4 Vicariances analogiques

Deuxième conséquence méthodologique. Les parcours de morphologisation des énoncés pourront dépendre de l'expérience dialogique et de la sensibilité propre à chaque interprétant, et ainsi différer d'un interprétant à l'autre. Les différentes analyses possibles de la phrase répondent de ce fait au principe de *vicariance*, concept issu de la psychologie différentielle (Berthoz 2013 : 24-26) laquelle – réhabilitée après un courant de « recherche de lois générales qui gouvernent notre cerveau » (*ibid.* : 26) – s'intéresse aux différentes stratégies perceptives et intellectuelles qu'un sujet peut mettre en jeu. Ainsi certains locuteurs auront-ils tendance à englober des segments assez larges, reconnus comme ayant été rencontrés dans leur expérience dialogique, sans qu'une finesse d'analyse et distinction plus grande ne soit nécessaire à chaque interaction – donc, par un effet de conservatisme analogique qui du même coup réduit l'encombrement cognitif du travail d'interprétation : l'enfant qui morphologise *s e l ə b ɔ ʁ d ɛ l* en tant que paquet d'instructions figé en l'état en est un exemple, et le segment appelé *mot* lui-même répond sans doute à cette fonction (on y reviendra en 3.5). D'autres locuteurs (différents, ou dans d'autres circonstances), en revanche, pourront avoir tendance à être sensibles à d'autres analogies perçues entre l'énoncé découvert et leurs expériences dialogiques, à effectuer éventuellement un travail de morphologisation plus fin allant parfois jusqu'à une sensibilité (en grande partie inconsciente) à des éléments de niveau *sub*-morphémique. Ce sont précisément ces variations dans le parcours interprétatif qui donnent parfois lieu à la morphologisation de *nouveaux opérateurs*. De ce fait, en fonction du degré de finesse considéré, une démarche d'analyse en chronosignifiance est susceptible de rendre compte à la fois du travail d'interprétation routinisé et de cas de sémiogénèse spontanée.

3.5 Le mot mis à sa place[50]

Troisième conséquence : au moins deux remarques au sujet du statut du mot.

Eu égard à la façon dont les décisions de morphologisation semblent dépendre des cohérences qui s'établissent avec l'ensemble des ressources vocales perçues comme disponibles, on peut considérer qu'avant d'être un « nouvel opérateur » stabilisé, le nouveau *produit* du parcours de morphologisation qui aboutit à la segmentation de *cualquier* et de *también* en tant qu'unités répond à un nouveau *principe d'organisation* de ces ressources. La question posée, au lieu d'être : « comment naît un nouvel opérateur *en langue* ? », pourrait être : « quels nouveaux principes d'organisation des ressources comportementales permet une nouvelle morphologisation du champ perceptif que constitue un énoncé ? ». Le *mot* se révèle de fait comme l'un des « principes d'organisation » de cette « orchestration simplexe », principe nécessaire pour construire une systématique et établir des cohérences entre les différentes ressources comportementales. Il est d'autres « principes d'organisation » de cette « orchestration simplexe » qu'est la langue en tant que « discipline vocale » (ainsi, à titre d'exemple, les cohérences submorphémiques autour d'un pivot d'analogie en-deçà du niveau du morphème) ; celui qu'est le « mot » n'étant peut-être qu'une « formation de compromis » (Cadiot & Visetti, 2001 : 222) présente à la conscience des locuteurs.

[50] Ce titre est un clin d'œil à la thèse de Lavie (2003) : « la grammaire mise à sa place ». La question du statut du mot mériterait bien sûr des développements plus conséquents. La place manque pour cela et la question sera reprise dans un autre travail actuellement en cours.

Formation de compromis ou « afficheur privilégié de la communication rationnelle » (Toussaint, 1983 : 78), fruit d'un travail de distinction qui s'ignore, le *mot* en tant que paquet d'instructions senti comme figé en l'état, avec l'effet de clôture gestaltique qu'il provoque (notamment lorsqu'on en perçoit la représentation réifiée et discrétisée par des blancs à l'écrit), est finalement :

> […] ce qui masque tout en rendant visible, ce qui permet l'avènement du sens tout en en entravant l'accès : il est à la fois le signe du sens et, pour filer la métaphore arboricole chère à Saussure, l'arbre qui cache la forêt de la signifiance. (Bravo, 2011 : 197)

Une démarche d'analyse en chronosignifiance suppose alors, en vue de découvrir cette « forêt de la signifiance », de « déplacer le mode d'écoute » et d'être attentif à la manière dont se font les distinctions ; elle suppose, éventuellement, de se laisser surprendre, y compris par des phénomènes d'analogie inattendus pouvant aller jusqu'à transcender les morphèmes initiaux, surgissant « à la jointure » de ces paquets habituels que sont les mots, en position « de sandhi »[51] (Bravo, 2011 : 43 ; étymologiquement *sam* + *dha*, « placer ensemble »). Les cas comme *cualquier* et *también*, dont la coalescence semble reposer en partie sur l'effet de réminiscence analogique provoqué par un segment (*alk, amb*) *transcendant* les morphèmes initiaux (*cual* et *quier*, *tan* et *bien*) et inscrivant l'ensemble de la procédure vocale dans un nouveau réseau résulteraient alors d'effets de sandhi qui auraient particuièrement « bien fonctionné », dans le sens où ils se seraient propagés dans les interactions jusqu'à être collectivement adoptés comme procédure nouvelle de construction du sens et faire l'objet d'une méta-stabilisation réflexive en tant que « nouvel opérateur ». A partir de ce constat initial, on a suggéré ailleurs (Poirier, 2016)[52] quelques pistes exploratoires d'effets de sandhi submorphémiques ayant connu en espagnol une stabilisation plus ou moins grande (de la stabilisation totale en un nouvel opérateur unique à la stabilisation relative en une locution ou collocation).

On soulignera en dernier lieu et à titre prospectif que, si c'est sur ce niveau du *mot* que l'on s'est arrêté ici, le processus de chronosignifiance joue probablement à d'autres niveaux. C'est, par exemple, ce que suggère une approche théorique comme celle de MacNeilage (2008) : la considération de l'expérience incarnée de la phonation l'oriente vers l'idée d'une prévalence diachronique de la structure de la syllabe, en tant que cycle répété dans la chaîne parlée d'ouverture et de fermeture de la bouche ; au sein de ces cycles, ne se détaillent que plus tard des « formants »[53], tant consonantiques (étapes de fermeture) que vocaliques (étapes d'ouverture)[54], par nécessité de différenciation de ces cycles qui peu à peu se spécialisent

[51] Sans nécessairement considérer de « modification phonétique » subie par certains mots au contact d'autres dans la chaîne parlée ; c'est ainsi que l'utilise aussi Bravo au sujet des Anagrammes saussuriens : « Nous ne sommes pas encore ici dans la délinéarisation du texte, mais, en transcendant les frontières du signe, Saussure fait un pas de plus vers sa tabularisation puisque la reconnaissance du syllabogramme passe à la fois par un *déplacement* du mode d'écoute, désormais attentive aux phénomènes de sandhi, et par un *dépassement* de l'unité 'mot'. Et portant son attention aux phénomènes à la frontière des mots et en reconnaissant l'aptitude des lettres placées aux extrémités du mot à entrer en combinaison avec les lettres de leur entourage immédiat, c'est un nouvel algorithme de décodage 'transverbal' appliqué à la reconnaissance du polyphone que postule Saussure ». (2011 : 43)

[52] Ainsi, les reconstructions submorphémiques ST, SK, NT ou NK dans *mientras tanto, mientras que, un tanto, en cambio* ; certaines locutions en arrivant à reproduire des « parcours submorphémiques » répandus en espagnol, comme ST-NT pour *mientras tanto* (sur ST-NT/ND, voir Bottineau (à paraître 2).

[53] La reprise de cette terminologie issue de Molho (1988) est de notre fait, et permet de considérer l'élément en question (l'« unité » en question, une fois discrétisée) dans son rapport avec le reste du mot. Molho désigne par là **n* (la notation est sienne) dans *no, nunca, nadie*, etc.

[54] Il s'agit du modèle dit *frame/content*. L'auteur se base à la fois sur la comparaison du langage humain avec les systèmes de communication des primates (opposant à l'innéisme chomskyen une approche qu'il caractérise

sémantiquement. L'acte de chronosignifiance à l'interprétation s'applique alors à la distinction de formants en tant qu'objets dans ce qui, initialement ne se présente que comme des *moments* du cycle de la syllabe ; ces formants une fois distingués pouvant ensuite être réinvestis dans d'autres opérations de construction de sens. C'est là le sujet d'autres réflexions.

Conclusion : principes pour une *chronosignifiance*

L'approche proposée, appelée « chronosignifiance », invite par la structure même de son *signifiant* à conceptualiser (à *énacter* ?) les principes sur lesquelles elle repose ; on pourra provisoirement les résumer aux trois suivants :

- Une approche *temporalisée* de la construction des signifiants (*chrono*) ;
- À la question de la reconnaissance, de la détection ou de l'échange d'objets symboliques préconstruits, elle substitue celle de la conversion de perturbations vocales, humainement provoquées et contrôlées, en *effets de signifiants* (*signifian-ce*, en tant que processus biosémiotique) ;
- Partant, et c'est là son principal objectif, plutôt que des morphologies prédonnées sur lesquelles seraient surajoutées un calcul de sens, elle étudie les processus de *morphologisa(c)tion* en temps réel des énoncés en fonction de *parcours* d'unifications ou de distinctions.

L'édifice théorique sur lequel repose une « chronosignifiance » n'est donc pas très encombrant, mais il invite à un retournement essentiel : ainsi, les signifiants n'apparaissent plus comme des primitives ou des *objets de départ*, mais comme des fabrications nécessaires, qui s'ignorent en tant que telles, co-construites dans les interactions en fonction de cette capacité sans cesse renouvelée, ajustée dialogiquement et intersubjectivement, à *morphologiser* les énoncés.

Un relatif consensus[55] semble s'être tout récemment installé dans les linguistiques « du signifiant » (développées initialement dans l'hispanisme, voir le groupe Mo.La.Che 1986a), notamment depuis leur énactivisation (Bottineau, 2010 et 2013b), concernant l'idée que le *sens*, plutôt qu'un préconstruit encodé par la parole, se présente comme une émergence, fruit des processus signifiants « en action ». On invite ici à faire un pas de plus et à considérer le *signifiant lui-même* en tant qu'émergence. D'un côté, en prêtant une oreille attentive au *signifiant* dans sa matérialité articulatoire, on se situe dans la lignée de ces linguistiques du signifiant à présent énactivisantes, qui amènent à considérer ce centre d'intérêt qu'est le signifiant comme une *action vocale* dans le cadre de la parole conçue comme une *technique corporelle* ; initialement, la « linguistique du signifiant » hispaniste s'est construite sur l'idée, pour le linguiste, de « ne croire qu'à ce qu'il voit, à ce qui du langage s'offre à son observation, au signifiant » (Delport, 2004 : 23), fournissant par là un fort ancrage morphologique permettant de contraindre les hypothèses posées sur les processus de

comme « néo-darwinienne » de l'origine de la parole), sur l'observation de l'acquisition du langage par le jeune enfant et le passage du babillage à la parole articulée, et sur l'analyse de lapsus et autres erreurs classiques dans l'ordonancement des sons dans la chaîne parlée.

[55] C'est par exemple l'une des idées que recouvre le titre du volume édité par C. Fortineau-Brémond & É. Blestel (à paraître) : « le signifiant *sens* dessus dessous », comprendre : le *sens* est-il « dessus » ou « dessous » par rapport au signifiant, simplement encodé par le signifiant ou produit par lui ? L'idée était depuis plusieurs années sous-jacente à la chrono-analyse, selon laquelle le sens n'habite pas les mots eux-mêmes mais émerge des relations qu'ils entretiennent entre eux au fil de leur énonciation, et s'est également développée avec l'étude d'opérateurs submorphémiques considérés comme des amorceurs de processus interprétatifs (l'expression de sémantique « d'amorçage » est de Bottineau, par exemple, 2012a : §45).

construction du sens via la *lecture* des signifiants[56]. C'est qu'en effet, de l'ensemble des outils maniés par le linguiste depuis Saussure (signifiant, signifié, langue, langage, parole, etc.), c'est bien le signifiant[57] dans le cadre de la *parole* qui, a priori, semble avoir la plus grande tangibilité expérientielle. Mais d'un autre côté – toujours avec le même intérêt pour l'*incarnation* des processus langagiers –, en faisant des formes signifiantes des *résultats* plutôt que des objets *préconstruits* de départ, on se relie à une perspective écologique distribuée (Cowley, 2016), centrée non sur les *ressources utilisées* organisées en systèmes mais sur l'activité dialogale, et refusant de réduire la langue à un « fixed set of forms » (Linell, 2005 : 10) symboliques, préconstruites et combinées les unes aux autres ; le *signifiant*, en dehors de sa réalisation effective et gestuelle, soit dans sa *latence*, paraissant dès lors aussi évanescent que la notion même de « système langue », et pouvant donner alors l'impression que « there is no solid ground on which to stand »[58] (Varela, 1998). En fait, en considérant la façon dont le signifiant est lui-même le fruit d'un processus de *constitution*, on fait du signifiant lui-même un objet *émergeant* d'un processus énactif de « fabrication » biosémiotique ancrée dans l'activité dialogale ; plutôt que de mettre face à face deux postures antagonistes – le *Yin*, centré sur l'activité dialogale, et le *Yang*, centré sur les ressources utilisées et leur organisation en système (Cowley, 2016) –, il s'agit de tisser des liens de l'un à l'autre ; l'enjeu d'une progression paradigmatique, telle que visée par ce numéro, vers une *linguistique énactive*, résidant probablement en partie dans l'articulation des deux (Bottineau, 2017).

Références bibliographiques

BERTHOZ, Alain (2003). *La Décision*, Paris : Odile Jacob.

BERTHOZ, Alain (2009). *La Simplexité*, Paris : Odile Jacob.

BERTHOZ, Alain (2013). *La Vicariance*, Paris : Odile Jacob.

BERTHOZ, Alain & ANDRIEU, Bernard (2011). *Le Corps en Acte. Centenaire de Merleau-Ponty*, Nancy : Presses universitaires de Nancy.

BOTTINEAU, Didier (2010). La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes. Dans G. Le Tallec-Lloret (dir.) *Vues et contrevues.* Actes du XII[e] Colloque international de Linguistique ibéro-romane, Université de Haute Bretagne – Rennes 2 (p. 19-40). Limoges : Lambert Lucas.

BOTTINEAU, Didier (2011). Parole, corporéité, individu et société : l'embodiment entre le représentationnalisme et la cognition incarnée, distribuée, biosémiotique et enactive dans les linguistiques cognitives. *Intellectica 56*, J.-B. Guignard (dir), *Linguistique cognitive : une exploration critique*, 187-220.

BOTTINEAU, Didier (2012a). Submorphémique et corporéité cognitive. *Miranda*, n°7, D. Philps (dir.) *Submorphemics / La submorphémique* – H. Goethals (dir.) *Celebrating Ceramics / Pleins feux sur la céramique*. <http://doi.org/10.4000/miranda.5350>

[56] Il s'agissait par là de prolonger la méthode guillaumienne des analogies ; voir Le Tallec-Lloret (2012), et Bottineau (2017 : 260-264).

[57] Le terme est présent depuis Saussure mais on aura compris qu'on le considère dans sa réalité matérielle, articulatoire. Sur les divergences dans l'usage de ce terme, voir par exemple Tollis (1991 : 393-398).

[58] *Il n'existe aucun rocher auquel se raccrocher* (notre traduction). Propos rapportés par Louwrien Wijers, journée de clôture de l'exposition *La psyché de l'univers. Hommage à F.J. Varela (1946-2001)*, org. R. Jeune, Centre culturel Phakt, Rennes, 14/02/2015. Voir aussi l'URL http://www.louwrienwijers.nl/amsse.html.

BOTTINEAU, Didier (2012b). Le langage représente-t-il ou transfigure-t-il le perçu ? *La TILV* (*La Tribune Internationale des Langues Vivantes*), n°spécial, F. Lautel-Ribstein (éd.) *Formes sémantiques, langages et interprétations : Hommage à Pierre Cadiot* (p. 73-82). Perros-Guirec : Anagrammes.

BOTTINEAU, Didier (2012c). Profondeur dialogique et morphosémantique lexicale et grammaticale. Dans L. Begioni & C. Bracquenier (dir.) *Sémantiques et lexicologie des langues d'Europe – Théories, méthodes, applications* (p. 233-257). Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

BOTTINEAU, Didier (2013a). Pour une approche énactive de la parole dans les langues. *Langages,* 192 (4), G. Louÿs & D. Leeman (dir.) *Le vécu corporel dans la pratique d'une langue*, 11-27.

BOTTINEAU, Didier (2013b). L'inscription corporelle de la socialité : la linguistique de Maurice Toussaint, une étape décisive vers la linguistique enactive. *Cuadernos de Filología Francesa, 24, Hommage à Maurice Toussaint*. Cáceres : Universidad de Extremadura, 79-99.

BOTTINEAU, Didier (2015). Les langues naturelles, objets complexes, systèmes simplexes : le cas du basque. *Linguistica 69*, L. Begioni & P. Placella (dir.), *Problématiques de langues romanes, Linguistique, politique des langues, didactique, culture, Hommages à Alvaro Rocchetti*. Fasano : Schena Editore, 55-85.

BOTTINEAU, Didier (2016). Linguistique incarnée et « énactivisme » : quelles collaborations possibles avec les neurosciences ? Dans A. Rabatel, M. Temmar & J.M. Leblanc, *Sciences du langage et neurosciences. Actes du colloque ASL 2015* (p. 211-232). Limoges : Lambert-Lucas.

BOTTINEAU, Didier (2017). Incarnation langagière et grammaire des langues naturelles : vers la fin d'un clivage. Dans J. Dokic & D. Perrin (dir.) *La cognition incarnée* (p. 251-294). Paris : Vrin.

BOTTINEAU, Didier (à paraître 1). La négation du « standard » de la comparaison : une approche instructionnelle.

BOTTINEAU, Didier (à paraître 2). Cognématique et chronosyntaxe : la construction submorphémique *st+nt/nd.* Dans C. Fortineau-Brémond & É. Blestel (éd.) *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chrono-analyse en linguistique hispanique*. Limoges : Lambert-Lucas.

BRASSAC, Christian & STEWART, John (1996). Le sens dans les processus interlocutoires, un observé ou un co-construit ? Dans J.-L. Dessalles (éd.) *Du collectif au social. Actes des journées de Rochebrune* (p. 85-94). Paris : ENST.

BRAVO, Federico (2011). *Anagrammes. Sur une hypothèse de Ferdinand de Saussure*. Limoges : Lambert-Lucas.

CADIOT, Pierre & VISETTI, Yves-Marie (2001). *Pour une théorie des formes sémantiques. Motifs, profils, thèmes*. Paris : PUF.

CHEVALIER, Jean-Claude, LAUNAY, Michel & MOLHO, Maurice (1986a). Pour une linguistique du signifiant. *Cahiers du CRIAR, 6,* Actes du 1er colloque de linguistique hispanique, Rouen, 95-99.

CHEVALIER, Jean-Claude, LAUNAY, Michel & MOLHO, Maurice (1986b). Le fardeau. *Langages, 82*, 5-11.

CHOQUET, Matthieu (2013). La constitution du temps dans et par la conscience : esquisse des fondements pour une phénoménologie de la musique. Séminaire de Phénoménologie de la musique. Disponible en ligne sur : http://www.ifac.univ-nantes.fr/IMG/pdf/Matthieu_Choquet_Husserl_Constitution_dans_et_par_la_conscience_version_corrigee.pdf (consulté le 23 mai 2017)

CLAUDEL, Paul (1984) [1907]. *Art poétique*. Paris : Gallimard.

COWLEY, Stephen J (2011) (dir), *Distributed Language*. Amsterdam : John Benjamins.

COWLEY, Stephen J (2014). Linguistic embodiment and verbal constraints : human cognition and the scales of time. *Frontiers in Psychology,* 5 : 1085. <http://doi.org/10.3389/fpsyg.2014.01085>

COWLEY, Stephen J (2016). Biological simplexity and linguistic cognition. *Chinese Semiotic Studies*, *12*(1), 67-91. <http://doi.org/10.1515/css-2016-0006>

DELPORT, Marie-France (2004). Haber *et* Tener. *Étude lexico-syntaxique. Perspective historique et comparative*. Paris : Éditions Hispaniques.

DEPRAZ, Nathalie, VARELA, Francisco J. & VERMERSCH, Pierre (2001). *A l'épreuve de l'expérience. Pour une pratique phénoménologique*. Buscarest : Zeta books.

DOUAY, Catherine & ROULLAND, Daniel (2014). *Théorie de la relation interlocutive. Sens, signe, réplication*. Limoges : Lambert-Lucas.

FORTINEAU-BREMOND, Chrystelle (2012). *La corrélation en espagnol contemporain. Morphologie, syntaxe et sémantique*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

FORTINEAU-BREMOND, Chrystelle & BLESTEL, Élodie (éd.) (à paraître). *Le signifiant sens dessus dessous : submorphémie et chrono-analyse en linguistique hispanique*. Limoges : Lambert-Lucas.

FREI, Henri (2011) [1929]. *La grammaire des fautes*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

FRITH, Chris (2010). *Comment le cerveau crée notre univers mental*. Paris : Odile Jacob.

GREGOIRE, Michaël (2012). *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*. Sarrebruck : Presses Académiques Francophones.

GUILLAUME, Gustave (1964). *Langage et science du langage*. Paris : Librairie A.-G. Nizet & Québec : Presses de l'Université Laval.

GUILLAUME, Gustave (1987) [1947-1948]. *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1947-1948, série C, Grammaire particulière du français et grammaire générale III* (sous la direction de R. Valin, W Hirtle & A. Joly). Québec : Presses de l'Université Laval & Lille : Presses Universitaires de Lille.

HUSSERL, Edmund (1996) [1893-1917]. *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*. Paris : PUF.

KRAVCHENKO, Alexander V. (2011). The semantics vs. pragmatics debate in the context of the orientational function of language. Dans A. Kiklewicz (dir.). *Język poza granicami języka II. Semantyka a pragmatyka: spór o pierwszeństwo* (p. 11-23). Uniwersytet Warminsko-Mazurski w Olsztyne.

KRAVCHENKO, Alexander V. (2012). Grammar as semiosis and cognitive dynamics. Dans A. Kravchenko (dir.) *Cognitive Dynamics in Linguistic Interactions* (p. 125-153). Cambridge Scholars Publishing.

KRAVCHENKO, Alexander V. (2016). Two views on language ecology and ecolinguistics. *Language Sciences*, *54*, 102-113. <http://doi.org/10.1016/j.langsci.2015.12.002>

LAFONT, Robert (1978). *Le travail et la langue*. Paris : Flammarion.

LAUNAY, Michel (1986). Effet de sens : produit de quoi ? *Langages*, *82*, 13-39.

LAVIE, René-Joseph (2003). *Le locuteur analogique ou la grammaire mise à sa place* (thèse de doctorat). Université Paris Ouest Nanterre, Nanterre.

LE TALLEC-LLORET, Gabrielle (2012). Linguistique du signe, linguistique du signifiant : de Mo.La.Che à la cognématique. Dans G. Luquet (éd.) *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles. Théories et applications* (p. 15-38). Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.

LINELL, Per (2005). *The Written Language Bias in Linguistics*, Londres : Routledge.

LINELL, Per (2009). *Rethinking Language, Mind, and World Dialogically*, Charlotte, Information Age.

LINELL, Per (2013). Distributed language theory, with or without dialogue. *Language Sciences*, *40*, 168-173. <http://doi.org/10.1016/j.langsci.2013.04.001>

MACCHI, Yves (2000). L'anticipation syntaxique de l'attribut. Essai de chronosyntaxe. Dans A. Résano (éd.) *Linguistique hispanique.* Actes du VIIIème Colloque de Linguistique Hispanique (p. 395-413). Nantes : CRINI.

MACCHI, Yves (2006). Transitivité et intransitivité : propriétés du mot ou effets du processus phrastique ? Chronosyntaxe (VI). Dans G. Luquet (éd.) *Le signifié de langue en espagnol* (p. 115-134). Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.

MACCHI, Yves (2008). *On vous le ramènera, votre mari !* : Esquisse d'une topologie du signifié. Chronosyntaxe (III). *Chréode*, *1*. Paris : Éditions Hispaniques, 141-178.

MACCHI, Yves (à paraître 1). Du sens et de la signifiance du substantif monosyllabique espagnol *pie* – Chronosémantique (I). *Cahiers de l'ERIAC*, J. Vicente Lozano (éd.).

MACCHI, Yves (à paraître 2). De Cuervo a Heisenberg : la indeterminación de las partículas (Cronosintaxis X). Communication présentée au colloque international « Rufino José Cuervo », 20-21/06/2011, Paris, Instituto Caro y Cuervo Bogotá / Embajada de Colombia, Université Paris IV Sorbonne / Instituto Cervantes.

MACNEILAGE, Peter (2008). *The Origin of Speech*. Oxford : Oxford University Press.

MARTINET, André (1970). *Éléments de linguistique générale*. Paris : Armand Colin.

MATURANA, Humberto (1987). Everything is said by an observer. Dans W. Thompson (éd.), *Gaia, a Way of Knowing* (p. 65-82). Great Barrington : Lindisfarne Press.

MATURANA, Humberto (1988). Reality : The Search for Objectivity or the Quest for a Compelling Argument. *The Irish Journal of Psychology*, *9*(1), 25-82.

MATURANA, Humberto R. & VARELA, Francisco J (1994). *L'arbre de la connaissance*, Paris : Addison-Wesley France.

MENARY, Richard (2007). Writing as thinking. *Language Sciences, 29*(5), 621-632. <http://dx.doi.org/10.1016/j.langsci.2007.01.005>

MOLHO, Maurice (1988). L'hypothèse du formant (sur la constitution du signifiant : esp. UN/UNO). Dans C. Blanche-Benvéniste, A. Chevrel & M. Gross (éd.) *Hommage à la mémoire de Jean Stefanini* (p. 291-303). Aix-en-Provence : Université de Provence.

MONNERET, Philippe (2011). Motivation et analogie. Enjeux de la similarité en sciences du langage. *Philologia, 56*, 27-38.

MOUNIN, Georges (1968). *Clefs pour la linguistique*. Paris : Seghers.

NEMO, François (2005). Morphemes and Lexemes versus Morphemes or Lexemes. Dans Booij, Guevara, Ralli, Sgroi & Scalise (éd.), *Morphology and Linguistic Typology. Proceedings of the 4th Mediteranean Morphology Meeting (MMM4)*. Université de Bologne. Disponible en ligne sur <https://geertbooij.files.wordpress.com/2014/02/mmm4-proceedings.pdf> (consulté le 26 mai 2015)

POIRIER, Marine (2016, mai). Esquisse des principes d'une chronosignifiance en espagnol. Communication présentée au séminaire du GERLHis, Groupe d'Études et de Recherches en Linguistique Hispanique, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3.

POIRIER, Marine (à paraître 1). La « grammaticalisation » par le signifiant : le cas de *cualquier*. Submorphémie, réseaux et émergence du sens. Dans C. Fortineau-Brémond & É. Blestel (éd.) *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chrono-analyse en linguistique hispanique*. Limoges : Lambert-Lucas.

POIRIER, Marine (à paraître 2). *También / tampoco* : émergence d'un micro-système par le signifiant. Submorphémie, diachronie et chronosignifiance. Dans S. Pagès (éd.) *Submorphologie et diachronie dans les langues romanes* (p. 135-160). Aix-en-Provence : Presses Universitaires de Provence.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA & ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA (2011) *Nueva gramática de la lengua española* (*T.1 : Morfología. Sintaxis I ; T.2 : Sintaxis II)*, Madrid : Espasa Libros. [*NGLE*]. Disponible en ligne sur www.rae.es (consulté le 23 mai 2017)

ROSENFIELD, Israel (1994). *L'invention de la mémoire*, Paris : Flammarion.

SAUSSURE, Ferdinand de (2005) [1916]. *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot.

STEWART, John (2001). Le sens biologique. Dans D. Keller, J.P. Durafour, J.F.P. Bonnot & R. Sock (éd.), *Percevoir : monde et langage. Invariance et variabilité du sens vécu* (p. 117-127). Mardaga, Sprimont.

TOLLIS, Francis (1991). *La parole et le sens. Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*. Paris : Armand Colin.

TOLLIS, Francis (1998). Gustave Guillaume et l'écriture. Dans J.-G. Lapacherie (éd.), *Propriétés de l'écriture* (p. 123-130). Pau : Presses Universitaires de Pau.

TOUSSAINT, Maurice (1983). *Contre l'arbitraire du signe*. Paris : Didier Érudition.

VARELA, Francisco (1989). *Autonomie et connaissance. Essai sur le vivant.* Paris : Éditions du Seuil.

VARELA, Francisco (1999). Quatre phares pour l'avenir des sciences cognitives. *Théorie, Littérature, Enseignement, 17*, 7-21.

Corpus

ALFONSO X (XIIIe). *Estoria de Espanna*, Real Biblioteca del Monasterio de San Lorenzo del Escorial, ms. Y-i-2.

ANONYME (XIVe). *El caballero Cifar*, Bibliothèque Nationale d'Espagne, Madrid, MSS/11309.

ANONYME (1464). Bibliothèque Nationale de France, Paris, MSS/ESPAGNOL 36.

ANONYME (1512). Biblioteca de Palacio Real, Madrid, VIII/2054.

REAL ACADEMIA ESPAÑOLA, Banco de datos (CORDE) [en ligne]. *Corpus diacrónico del español*. Disponible en ligne sur http://www.rae.es (consulté le 3 août 2016)